



# CHRONIQUES NOIR & ROUGE

Revue de critique bibliographique  
du mouvement libertaire  
n° 1 - 4 euros

L'“HÉRODOTE DE LA CNT” :  
JOSÉ PEIRATS ET LA CNT  
DANS LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE

L'ANARCHO-SYNDICALISME  
DÉFINI PAR JOSÉ PEIRATS

KIVA MEIDANIK :  
UN ÉCRIVAIN SOVIÉTIQUE  
DE LA GUERRE D'ESPAGNE

WILLIAM GODWIN :  
UN ÉCRIVAIN À L'ATELIER  
DE CRÉATION LIBERTAIRE

FILS DE VOLEUR. UN ROMAN  
DE L'ÉCRIVAIN CHILIEN MANUEL ROJAS

LE MIROIR DES PASSIONS TRISTES

CHRONIQUE DE LA FIN  
ANNONCÉE DE NOTRE MONDE

L'HOMME SANS HORIZON

PUNK IS NOT DEAD

NOTES DE LECTURE

VIENT DE PARAÎTRE



Photos tous droits réservés.  
Photo de couverture :  
femme mapuche du Chili lors  
d'une manifestation de 2019.  
Illustration ci-contre :  
Samuel Veksler, *La Lectrice*.  
Collages : Eric B. Goulaud

## SOMMAIRE

4

L'«HÉRODOTE DE LA CNT» :  
JOSÉ PEIRATS ET «LA CNT  
DANS LA RÉVOLUTION  
ESPAGNOLE»  
Chris Ealham

26

L'ANARCHO-SYNDICALISME  
DÉFINI PAR JOSÉ PEIRATS  
Frank Mintz

28

KIVA MEIDANIK :  
UN ÉCRIVAIN SOVIÉTIQUE  
DE LA GUERRE D'ESPAGNE  
Frank Mintz

31

WILLIAM GODWIN  
UN ÉCRIVAIN À L'ATELIER  
DE CRÉATION LIBERTAIRE  
Claire Auzias

36

FILS DE VOLEUR. UN LIVRE  
DE L'ÉCRIVAIN CHILIEN  
MANUEL ROJAS  
Daniel Pinós

40

LE MIROIR  
DES PASSIONS TRISTES  
Jean-Luc Debry

43

CHRONIQUE DE LA FIN  
ANNONCÉE DE NOTRE MONDE  
P-V Jean-Louis

46

L'HOMME SANS HORIZON  
Guy Girard

50

PUNK IS NOT DEAD  
Sylvain Boulouque

54

NOTES DE LECTURE  
Pierre Bance  
Richard Wilf

## CHRONIQUES NOIR & ROUGE

Bulletin  
de l'association Noir et rouge  
à parution aléatoire

Correction : Richard Wilf

Conception graphique :  
Daniel Pinós

Impression :



Imprimé  
par des ouvriers syndiqués

Sur Internet :  
<http://editionsnoiretrouge.com>

Contact :  
association Noir et rouge  
75, avenue de Flandres  
75019 PARIS

Courriel :  
[ed.noiretrouge@gmail.com](mailto:ed.noiretrouge@gmail.com)

ISSN en cours



# Éditorial

Ce nouveau bulletin que nous vous proposons est réalisé un peu dans l'esprit et dans la continuité du feu *CPCA*<sup>1</sup> puis de *Chroniques libertaires* qui l'a suivi, sans pour autant être identique.

Ainsi, dans ce bulletin, vous ne trouverez pas une recension exhaustive des publications anars. Pour cela, nous vous renvoyons à l'excellent site «anarlivres» qui le fait très bien !

En fait, nous voulons accompagner nos éditions qui parfois peuvent être éclairées par des contributions historiques et/ou complémentaires. De plus, notre intention est aussi de parler des livres en général et de ceux des éditions libertaires en particulier, dont la production n'a jamais été aussi importante, aussi riche et diversifiée.

Dans ce foisonnement, il existe des éditions phares, certaines déjà anciennes comme l'Atelier de création libertaire, d'autres plus récentes comme Libertalia, Nada ou L'Échappée sans oublier les Éditions libertaires et Acratie. Leurs politiques éditoriales ne sont plus strictement libertaires. Elles touchent un champ large mais critique, avec parfois un tirage de plusieurs milliers d'exemplaires, ce qui est nouveau. Pour parvenir à ce stade de diffusion, il leur a fallu bénéficier des médias, ceux de la presse, de la radio et même de la télé.

Nous ferons écho de la parution de tous ces livres, soit par une simple mentio, soit plus pour ceux qu'on aura lus ou par les notes de lecture transmises par d'autres camarades en dehors de notre équipe.

Pour nous libertaires, le livre demeure une source où l'on aime s'abreuver et partager avec les autres. Nos livres ne doivent pas rester sur les étagères, mais circuler et passer de main en main. Nous ne lisons pas pour nous endormir le soir, mais pour nous éveiller à une conscience lucide et perçante.

Lire, donc, avec plaisir, comme une activité qui bouleverse, porte le fer et qui, finalement, nous fait descendre dans la rue !

1. Premier numéro du *CPCA* avril 1978, le dernier n° 33 date de mai-juin 1986. Puis le même avec comme titre *Chroniques libertaires* : n° 1 juillet-septembre 1986 jusqu'au dernier n° 8-9 année 1989.



Barcelone, juillet 1936

## L'«Hérodote de la CNT» : José Peirats et *La CNT dans la révolution espagnole*<sup>1</sup>

Le livre de José Peirats *La CNT dans la révolution espagnole* est l'histoire d'une des révolutions du XX<sup>e</sup> siècle, la plus originale et audacieuse et qu'on peut aussi considérer comme la plus significative. C'est l'histoire des années exaltantes de changements politiques de la décennie de 1930-1940 lorsque ce qu'on appelle la « génération de

36 », celle de Peirats et des ouvriers et des paysans sans terre sentait qu'il était impossible de vivre dans un régime du passé. Ils désiraient une Espagne meilleure, se sont rebellés contre les structures inégalitaires et répressives de la « vieille Espagne ». C'est aussi l'histoire d'une révolution qui a échoué et a débouché sur des années de désespoir,

“

**Je suis un modeste écrivain sorti de l'argile brûlante d'un four. »**

**José Peirats**

1. J'aimerais exprimer ma gratitude à Federico Arcos, Richard Cleminson, Mark Hendy, Stuart Christie et Frank Mintz, tout comme à deux référents anonymes, pour leurs commentaires sur les premières ébauches de cet article. Arcos m'a aussi fait connaître aimablement un exemplaire des mémoires inédites de Peirats.

la défaite et la diaspora, la dictature de Franco fondée sur l'épuration de la société de la « génération de 36 ». Pendant le long hiver de la réaction obscurantiste de Franco, cette « génération de 36 » rebelle a payé le prix fort d'avoir osé défier les vérités des traditionalistes et des élites des oligarchies agraire et industrielle devant les pelotons d'exécutions, en masse, enterrés dans des tombes anonymes, envoyés dans les camps de concentration allemands, les prisons de Franco ou en exil.

Ce livre a surgi de l'énorme flux de population entraîné par la tentative de Franco de débarrasser la société espagnole des révolutionnaires et de réduire au « silence » la « génération de 36 ». <sup>2</sup> L'origine de ce livre vient de France lors du second congrès du *Movimiento Libertario Español-Confederación Nacional del Trabajo (MLE-CNT)*, qui se tenait à Toulouse, en octobre 1947, environ huit ans après la fin de la guerre civile <sup>3</sup>.

Durant une des phases la moins connue du congrès, Benito Milla et son ami Peirats, un exilé anarchiste de 39 ans et élu secrétaire générale du MLE-CNT, proposèrent la publication d'une étude historique de la révolution. Ce n'était pas seulement un projet étroitement lié à la poursuite de la préoccupation traditionnelle du mouvement anarchiste pour l'histoire et la culture <sup>4</sup>.

De nombreux exilés anarchistes étaient fermement convaincus de la nécessité d'offrir une alternative au dogmatisme de l'histoire officielle falsificatrice et se justifiait elle-même, fabriquée par des universitaires apologistes de la dictature, dont l'incessante propagande agressive niait la place

des anarchistes et de toute la gauche dans l'histoire de l'Espagne <sup>5</sup>.

Dans ce contexte, écrire une histoire suggérait la capacité de se confronter au passé, au pré-

sent et au futur de l'Espagne. Il semble qu'au début cette proposition faite par Milla et Peirats ait été ignorée. Cela s'explique bien vu les besoins de l'exil, alors que la majorité des partici-

2. En ce qui concerne la tentative de Franco d'imposer le « silence » en Espagne, voir Michael Richards, *A Time of Silence: Civil War and the Culture of Repression in Franco's Spain, 1936-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

3. CNT, *II congreso del MLE-CNT en Francia (Dictámenes y resoluciones)*, Toulouse, Ediciones CNT, 1947.

4. Voir surtout Pere Solà i Gussinyer, *Els Ateneus Obrers i la cultura popular a Catalunya (1900-1936): L'Ateneu Enciclopèdic Popular*, Barcelona, Edicions de la Magrana, 1978 et Francisco Javier Navarro Navarro, *A la revolución por la cultura: Prácticas culturales y sociabilidad libertarias en el país valenciano (1931-1939)*, Valencia, Universitat de València, 2004. Voir aussi Chris Ealham, *Class, Culture and Conflict in Barcelona, 1898-1937*, London, Routledge, 2005, pp. 34-53.

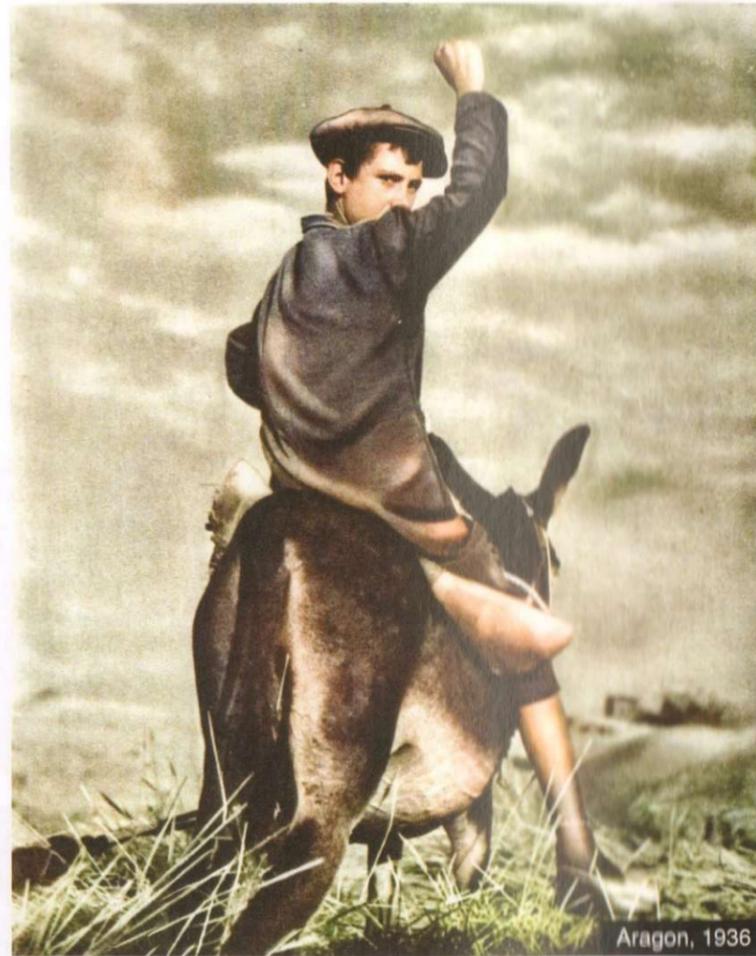
5. Voir Alicia Altied, "Education and Political Control", in Helen Graham and Jo Labanyi (eds.), *Spanish Cultural Studies: an introduction*, Oxford, Oxford University Press, 1995, pp. 196-201 et Carolyn Boyd, *Historia Patria. Politics, History and National Identity in Espagne, 1875-1975*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1997, pp. 232-301.



José Peirats

pants au congrès avaient saisi à n'en pas douter l'importance de réaliser cette histoire, ce projet fut placé au second plan face aux poids de la vie de tous les jours : les nécessités de l'organisation du combat contre Franco et la lutte quotidienne pour survivre en exil dans un pays qui entreprenait alors sa reconstruction après la fin de la guerre.

Cependant, l'engagement dans la culture et l'éducation était si persistant chez ceux qui s'étaient formés intellectuellement dans les cercles libertaires que les graines déjà semées par Milla et Peirats allaient germer, quelques années plus tard, pour devenir l'enquête la plus complète sur les activités révolutionnaires de la CNT durant les années 1930. Une grande part de responsabilité revient au travail infatigable de Martín Vilarrupla, « ministre » autoproclamé à la culture et à la propagande dans le secrétariat de la CNT. Pour Martín Vilarrupla, le projet d'histoire était devenu une obsession : il avait d'abord convaincu un petit groupe de camarades de l'importance de rappeler l'expérience révolutionnaire des années 1930. Plus important encore, il avait rassemblé plusieurs offres modestes de soutien matériel. Enfin, il se mit en quête du meilleur auteur possible pour rédiger cette histoire de la CNT. Après avoir mené de longues consultations parmi les « intellectuels »<sup>6</sup> du mouvement anarchiste, Martín Vilarrupla avait été convaincu par les arguments d'Antonio García Birlan (alias « Dionysios »), un des plus avisés dans l'exil, qui insistait en assurant que Peirats était la personne la plus capable pour entreprendre ce travail d'historien. Et par une de ces nombreux cas



d'ironie et d'aléas du hasard qui ont accompagné la création de *La CNT dans la révolution espagnole* [appelée dans ce texte *La CNT en la revolución española*], Martín Vilarrupla décida de confier l'ouvrage à une des personnes qui avait eu dès le départ l'idée si bien ancrée dans sa tête d'une histoire de la révolution.

Comme tant d'autres « intellectuels » typiques de la CNT, Peirats était un autodidacte, prolétaire qui s'était instruit lui-même. Il avait commencé sa vie de travailleur à l'âge de huit ans et il déroba, plus tard, des heures au sommeil afin de poursuivre son éducation. Briquetier

de profession, comme beaucoup d'autres de sa génération, la CNT a été l'école de Peirats, et la prison son université. En dépit du déficit culturel qui pesait sur Peirats depuis sa naissance, à l'adolescence il était une des plus brillants correspondants dans la vaste constellation de périodiques qui gravitaient dans la CNT et le mouvement anarchiste. Tout à l'opposé de la majorité de ses contemporains en Espagne, dans et en dehors du mouvement anarchiste, le journalisme de Peirats révélait une vision aiguë de la synthèse et un rejet du style ampoulé, au bénéfice d'une écriture claire fondée

6. Ces « intellectuels » étaient massivement des prolétaires instruits dans les structures de groupes de lecture de la CNT et des associations culturelles et des athénées anarchistes.

sur des phrases courtes et dépouillées. Ces caractéristiques étaient servies par un souffle narratif puissant et émouvant, une ample gamme de traits humains et une ironie mordante. On retrouve bien ce type de narration dans *La CNT dans la révolution espagnole*.

Ce n'est qu'en 1948 que Martín Vilarrupla s'approcha de l'historien qu'il avait choisi. Peirats avait alors mis un terme à sa fonction de secrétaire général de la CNT-MLE. Tout en ayant été réélu à une écrasante majorité, Peirats refusa par principe de continuer à être secrétaire général, car il pensait qu'il n'était bon pour personne d'occuper une position aussi importante pendant deux mandats consécutifs, surtout parce c'était un des rares postes rémunéré dans le mouvement anarchiste. Peirats

était aussi réticent comme historien : dans ses mémoires il ne mentionne aucunement et ne donne donc pas d'importance au projet d'histoire présenté par Milla et lui l'année précédente. En effet, malgré ses activités culturelles de longue date, ses perspectives immédiates étaient dominées par la lutte quotidienne pour la survie matérielle propre aux dures circonstances de l'exil. À peu près au même moment où Martín Vilarrupla prit contact avec Peirats pour qu'il écrive le livre prévu, ce dernier était sur le point de participer à une coopérative avec un groupe d'amis exilés. Il n'est donc pas surprenant que Peirats ait carrément écarté la suggestion de Martín Vilarrupla de devenir historien.

Mais Martín Vilarrupla ne céda pas au découragement. Il

était têtu et infatigable et il restait convaincu que Peirats était un choix idéal pour être historien. C'est pour cette raison que, un an plus tard, en 1949, Martín Vilarrupla renouvela son offre à Peirats, ce qui entraîna une discussion âpre mais fraternelle :

- « Tu es le seul qui peut faire ce livre ». Martín Vilarrupla fit taire Peirats qui protestait : « Tiens-toi tranquille et laisse-moi parler ! Je connais tes trucs. Tu vas dire qu'il y a des tas de camarades meilleurs que toi, comme Alafiz, Dionysos, Gaston Leval, García Pradas... »

- « Je suis d'accord avec toi. Ils sont meilleurs... » rétorqua Peirats.

- « Je t'ai dit de te taire ! Ils peuvent être « meilleurs » et ils pourraient accepter... Mais toi tu le feras. Tu vas écrire ce livre parce que tu es entêté et que tu



De droite à gauche : Eduardo Guzman, José Peirats (lors de son retour d'exil) et Juan Gómez Casas. 16 août 1976

as ta fierté ! [traduit de l'original en castillan, TDOC]. »

L'opposition de Peirats disparut devant les arguments de Martín Vilarrupla. Un peu plus tard, Peirats se mit au travail en prenant comme titre provisoire *Historie de la révolution espagnole*. Toujours modeste, sans jamais tomber dans des envolées d'arrogance, cette simplicité poussa Peirats à être méfiant vis-à-vis de lui-même : elle guida sa plume au fur et à mesure qu'il rédigeait son « histoire ». « Est-ce que je vais être capable d'être à la hauteur de la confiance que mes camarades m'accordent ? » Cette volonté inflexible de servir ceux qui avaient partagé avec lui le chemin de la révolution et de l'exil allait forger son engagement durant les années à venir.

La première tâche à laquelle fit face Peirats est celle que rencontre tout historien : le besoin de situer le matériel bibliographique de départ qui constitue l'infrastructure empirique du

“

**De centaines de milliers de feux qui laissaient s'échapper vers le ciel des colonnes de fumée grise, des myriades de molécules gazeuses qui avaient été un instant avant un matériel précieux : des livres, des revues, des collections de journaux, de bulletins, de procès-verbaux, de motions et de riches archives de correspondance. »**

récit historique. Les vicissitudes de la révolution, de la répression et de l'exil dans la période des années 1930 en Espagne ne facilitaient guère cette besogne. À mesure que l'armée franquiste étendait son emprise sur le terri-

toire républicain, la confédération perdait des possibilités de transférer ses adhérents et ses blessés hors d'Espagne et une grande partie des archives de la CNT-FAI et de la documentation des collectivités et des communes révolutionnaires étaient détruites. À Barcelone, l'épicentre de la révolution, de grands nuages de fumée rose planaient au-dessus de la ville, car on éliminait des documents afin qu'ils ne tombent pas aux mains des forces de la répression. Peirats a noté plus tard :

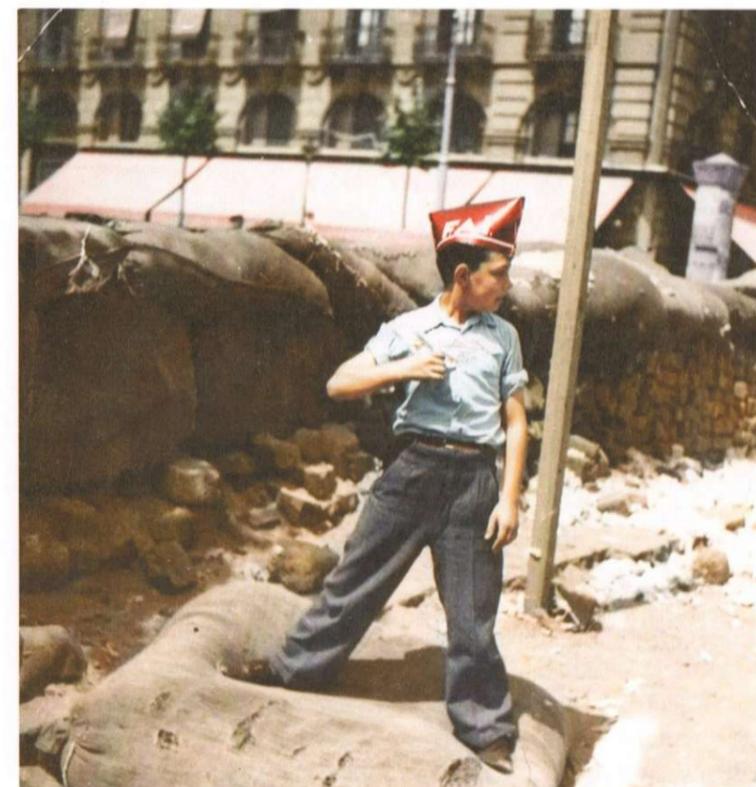
« De centaines de milliers de feux qui laissaient s'échapper vers le ciel des colonnes de fumée grise, des myriades de molécules gazeuses qui avaient été un instant avant un matériel précieux : des livres, des revues, des collections de journaux, de bulletins, de procès-verbaux, de motions et de riches archives de correspondance. [TDOC]. »

Cette source matérielle de valeur était tragiquement mais iné-

vitement à jamais perdue pour l'historien. Cette précaution était, néanmoins, justifiée par les efforts méticuleux des franquistes pour s'emparer et récupérer toutes les traces des syndicats et de la documentation sur les adhérents, des éléments qui étaient employés plus tard par les autorités pour les dossiers établis contre les personnes accusées d'avoir commis les « délits rouges » de la révolution et de la résistance au fascisme. Après la pause partielle de la répression et l'achèvement des objectifs sanglants de la contre-révolution, ce matériel formait la base des archives de l'état installées à Salamanque. Elles fournissaient la documentation principale de « l'histoire », particulièrement tendancieuse et en faveur du régime, écrite par Eduardo Comín Colomer<sup>7</sup>.

Pour Peirats, les archives de Salamanque étaient aussi inaccessibles que celles qui avaient été détruites à Barcelone en 1939.

Peirats devait donc s'appuyer sur n'importe quelle source documentaire qu'il pourrait trouver hors de l'Espagne. Bien que les matériaux soient loin de manquer, Peirats se heurta à une série d'obstacles lorsqu'il commença à pouvoir y accéder. Par exemple, en ce qui concerne les archives de la CNT-FAI, qui avaient été mises à l'abri à l'institut international d'histoire sociale d'Amsterdam en 1939. Elles avaient été déplacées à Londres pendant la durée de la Seconde Guerre mondiale et étaient en attente de classification et complètement en désordre<sup>8</sup>. D'autres problèmes découlaient de la dispersion et de la fragmentation de la CNT en Amérique du Sud et dans l'Europe occidentale, où elle



s'était divisée en comités régionaux, qui avaient tous une importante documentation. Outre ces divisions géographiques, il existait des scissions et des factions dans une organisation qui était souvent secouée par de profonds antagonismes et des rivalités internes. Dans ces circonstances, des documents pouvaient être écartés à la suite d'une insignifiante lubie personnelle ou sectaire<sup>9</sup>. Comme si cela n'était pas assez difficile,

les problèmes posés à l'historien venaient aussi de deux aspects : la structure décentralisée de la CNT (dans la pratique, des séries d'organes syndicaux régionaux fédérés librement); la nature du processus révolutionnaire inégal et local des années 1930. Par conséquent, Peirats dépendait énormément de la coopération de la multitude de comités syndicaux locaux pour lui prêter leur documentation interne.

La première démarche de Pei-

7. Ses deux principaux travaux sont *Historia del anarquismo español*, Barcelona, Editorial AHR, 1956 (2 volumes) et *Historia del Partido Comunista de España*, Madrid, Editorial Nacional, 1965 (3 volumes). Voir aussi Joaquim Ferrer, Josep Maria Figueres and Josep Maria Sans i Travé, *Els papers de Salamanca: història d'un botí de guerra*, Barcelona, Llibres de l'Índex, 1996.

8. Il est fort vraisemblable que ces archives auraient été transférées à Salamanque et seraient tombées aux mains des nazis. Il est également possible que ces matériaux auraient été perdus et détruits par les nazis. En fait, selon une note de John Saville adressée au Groupe des historiens socialistes de Londres en mai 1999, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a découvert un certain nombre de péniches amarrées dans le Rhin contenant des rapports des archives d'Amsterdam.

9. Sur la CNT en exil, voir Angel Herrérin López, *La CNT durante el franquismo. Clandestinidad y exilio (1939-1975)*, Madrid, Siglo XXI, 2004.



Barcelone, juillet 1936

rats fut d'envoyer une circulaire à toutes les fédérations locales de la CNT en France et en Amérique du Sud, en leur demandant de lui fournir toutes les informations sur les collectivités qu'elles avaient ramenées d'Espagne. Cela donna des résultats intéressants, bien qu'inévitablement inégaux<sup>10</sup>. Peirats bénéficia aussi de la collaboration et du soutien de l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam, qui lui fournit généreusement des photocopies de bulletins internes et d'autres matériaux. C'était très appréciable, car Peirats n'avait pas les ressources financières qui lui auraient permis d'aller travailler à Amsterdam. Cependant, l'aide la plus décisive fut celle de la collaboration d'Aristide Lapeyre [militant anarchiste hispanophone de Bordeaux], qui permit à Peirats de consulter ses nombreuses archives de la presse ouvrière espagnole sur la période avant la guerre civile et les années de la révolution. Comme la réputation de Peirats comme chercheur et collectionneur de documents historiques grandissait, il put échanger des matériaux avec d'autres historiens et écrivains, en particulier le Nord-Américain Burnett Bolloten, qui travaillait alors sur une étude monumentale de la gauche pendant la guerre civile<sup>11</sup>.

Si Peirats arrivait progressivement à résoudre les difficultés qu'il rencontrait quant aux documents, il endura dans sa vie quotidienne encore d'énormes gênes matérielles incessantes pendant tout le temps où il préparait son « histoire ». Lorsque Martín Vilarrupla avait réussi à faire que Peirats écrive l'histoire de la CNT, il avait été fermement déclaré que la CNT assurerait les frais journaliers de celui qui al-

lait devenir dans la pratique un historien en résidence. Dès le début, avant même que Peirats ne commence à se mettre au travail, il y avait eu des signes sur les problèmes qui surgiraient. Rien que pour faire venir Peirats à Bordeaux, où il allait écrire une partie de son œuvre, il fallut faire une quête chez des *cenetistas* de la base pour payer le billet de train<sup>12</sup>.

Alors que les promesses de Martín Vilarrupla de soutien financier étaient sans aucun doute de bonne foi, lui et Peirats connaissaient pertinemment la pénurie des ressources internes de la CNT et la nature changeante erratique et soudaine des priorités monétaires. S'il est probable que, au départ du projet d'édition d'un livre, suffisamment d'argent avait été mis de côté par l'organisation pour couvrir les dépenses de Peirats, une caractéristique de cette dernière pour cette sorte de fonds était de ne pas être fermée à d'autres buts. Et, de plus, la nature des activités des CNT avait toujours été telle que la trésorerie des syndicats pouvait disparaître aussitôt pour de multiples frais imprévus et incalculables, comme la défense juridique légale et le soutien à apporter aux prisonniers en Espagne, des formes d'harcèlement qui étaient

10. Le succès incontestable de Peirats de réunir un vaste corpus de documents a donné lieu, à n'en pas douter, à des affirmations erronées comme « Peirats a été des décennies durant le principal archiviste de la CNT en exil. » (Gabriel Jackson, "The Living Experience of the Spanish Civil War Collectives", in *Newsletter of the Society for Spanish and Portuguese Historical Studies*, 1970, volume 1, number 2, pp. 4-11.)

11. La première édition de l'histoire de Bolloten est parue sous le titre de *The Grand Camouflage*, New York: Praeger, 1961 (reprinted 1968). À la fin des années 1970, une nouvelle édition a été publiée : *The Spanish Revolution: The Left and the Struggle for Power during the Civil War*, Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1979. La troisième édition est la définitive et a été publiée après sa mort : *The Spanish Civil War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991.

12. Lettre de Federico Arcos, 21 février 2000.

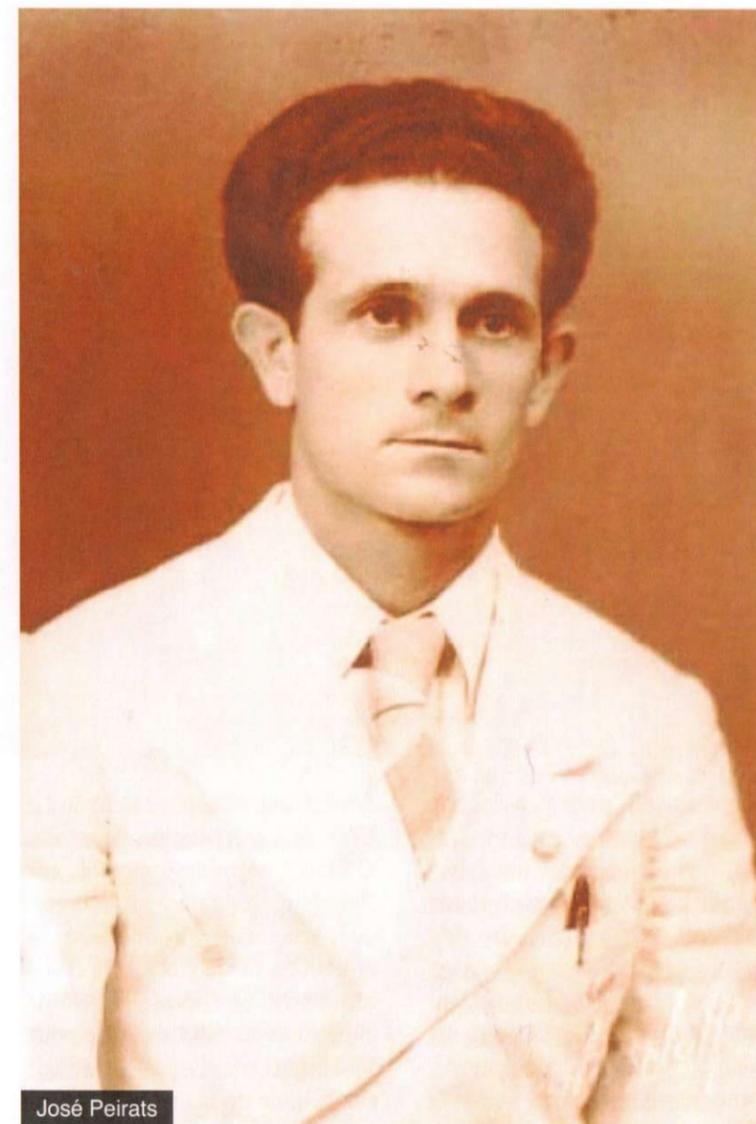
“

**Peirats entrait dans un monde à la Gorki, une existence bohème faite d'inévitables privations, de souffrance personnelle et d'épreuves physiques. Sur ce plan, les origines de Peirats, ses expériences de la vie de la classe ouvrière et de la bohème prolétarienne dues aux bas salaires et à la crainte constante du chômage, l'avaient préparé aux défis et aux sacrifices à venir. »**

une des formes de l'offensive de la dictature contre la CNT et la situation globale de précarité économique à laquelle les militants devaient face durant les années d'exil. Vu ce contexte, la promesse d'une petite subvention de la CNT n'offrait aucune garantie d'un bon d'achat pour la viande ou la possibilité d'une existence paisible pendant les années instables de l'exil, mais cela n'eut certainement pas d'influence sur la décision de Peirats d'écrire son livre. C'était plutôt que, en acceptant cette situation, Peirats entrait dans un monde à la Gorki, une existence bohème

faite d'inévitables privations, de souffrance personnelle et d'épreuves physiques. Sur ce plan, les origines de Peirats, ses expériences de la vie de la classe ouvrière et de la bohème prolétarienne dues aux bas salaires et à la crainte constante du chômage, l'avaient préparé aux défis et aux sacrifices à venir. On peut, cependant, considérer que les circonstances économiques dures subies par Peirats étaient peu à peu compensées par son engagement inébranlable envers l'histoire. Comme tout historien, sa raison était sa vocation, sa vie dominée par le plaisir intrinsèque d'écrire l'histoire.

Pour se lancer dans la tâche de l'écriture, pendant l'hiver particulièrement rude de 1949-50, Peirats s'installa dans une chambre d'hôtel très modeste et extrêmement froide, qui lui servait de bureau la nuit. Dès le départ, Peirats se mit à travailler inlassablement son livre. L'air glacial nocturne de sa chambre était son complice pour dérober d'innombrables heures de sommeil, tout en travaillant tard dans la nuit et tôt le matin. Il passait ses journées dehors à chercher dans les bibliothèques locales et, surtout, dans la pièce des archives de *Tierra y Libertad*. C'est là que Peirats a amassé une énorme quantité de notes sur des documents qui ont constitué plus tard une bonne partie de l'infrastructure empirique de *La CNT en la revolución española*. Il faut souligner les conditions détestables dans lesquelles Peirats travaillait alors. Dans ses mémoires inédites il rend généreusement hommage à la concierge de la chambre non chauffée, inhospitalière, des archives de *Tierra y Libertad*, qui lui apportait un café et, ironiquement vu le travail antérieur de Peirats de



José Peirats

briquetier, des dalles chaudes pour qu'il y pose ses pieds quand il écrivait. D'autres aspects de la vie de Peirats étaient aussi spartiates. « Le subside » qu'il recevait de la CNT était toujours insuffisant et ne couvrait pas ses dépenses quotidiennes, et la solitude lui permit de voir chaque détail de la vie comme un luxe. Le courage et la persévérance montrés par Peirats durant ces années ont à l'évidence confirmé la sagesse du choix de Martín Vilarrupla (« Tu vas écrire ce livre parce que tu es entêté et que tu as ta fierté »). En fait, Peirats, après s'être en-

gagé à écrire son livre, n'a montré aucun signe d'hésitation. Une chose est sûre, il semblait tirer de la force des multiples privations imposées par sa nouvelle vie. Incroyablement, vivre en célibataire et cultiver sa vocation d'historien lui ont permis de fréquents sacrifices afin de faciliter ses recherches dans des situations où des individus plus faibles ou plus égoïstes auraient probablement envisagé et accepté de faire des compromis. Cela est prouvé par la description qu'il a faite de sa vie d'écrivain non payé à plein-temps lorsque son existence quoti-



dienne faisait penser à la bohème d'un poète.

« Travailler comme une bête, manger peu et mal, laver et reprendre des vêtements, faire des économies même sur les frais de la correspondance. Un timbre pour l'Amérique était tout un luxe, comme un morceau de morue ou un bon repas <sup>13</sup> ... »

Un peu plus tard, au printemps 1950, Peirats se mit à économiser en quittant son petit hôtel pour dormir sur un lit pliant (avec des punaises) dans la cuisine d'un camarade sympathisant de la CNT. Cet arrangement fit qu'il put vivre plus frugalement et consacrer ses « subsides » entièrement aux frais de sa recherche et de ses écrits <sup>14</sup>.

La solidarité désintéressée de cénétistes anonymes exilés à Bordeaux et ailleurs, qui réglaient généreusement les dépenses personnelles de Peirats et se relayaient pour l'inviter à déjeuner et à dîner, a joué un rôle

décisif dans l'achèvement de *La CNT en la revolución española*. C'était l'entraide concrète, car Peirats était également heureux de partager ses connaissances nouvelles sur la CNT et la révolution avec ses hôtes, qui le félicitaient avec enthousiasme pour ses recherches et ce qu'il écrivait sur la table de la cuisine.

À la lumière des sacrifices personnels déjà faits par Peirats, il est difficile d'imaginer le désespoir qu'il a d'éprouver quand, en mai 1950, Martín Villarrupla lui dit que les fonds réservés par la CNT pour régler à la fois ses dépenses personnelles et les frais de publication de son livre étaient « épuisés ». Si l'incapacité de la CNT à respecter son engagement financier ne pouvait pas avoir été un choc

pour Peirats, la nouvelle que ses recherches sur l'histoire semblaient avoir échouées prématurément eut un effet dévastateur. Sans un sous, Peirats contacta Federico Arcos, un ami anarchiste de Barcelone, un exilé qui vivait alors à Toulouse <sup>15</sup>.

Une fois de plus, ce fut la ténacité de Peirats, son esprit optimiste et son refus d'accepter la défaite qui remit son livre sur les rails. Sachant que la grande majorité des militants souhaitait qu'il devienne le secrétaire général du nouveau comité intercontinental de la CNT, un organe qui tendait à unir les exilés anarchosindicalistes d'Europe et d'Amérique du Sud, Peirats présenta un ultimatum à l'organisation : il accepterait le poste de secrétaire général dans la me-

sure où de l'argent serait trouvé pour lui permettre d'avancer son travail dans le domaine historique <sup>16</sup>.

Le pari fut gagné : une petite somme fut allouée afin qu'il puisse reprendre son œuvre.

À cette étape de son engagement, indubitablement déçu et marqué par la crainte qui pesait sur le sort de son livre, Peirats changea le titre de son travail en abandonnant *Historia de la revolución española* et en prenant celui de *La CNT en la revolución española*. Ce changement était loin d'être un effet de style : il indiquait la volonté de réduire l'objectif du livre et, donc, d'assurer la possibilité d'achever son étude avant un futur *contretemps* [en français dans le texte] financier. Peirats livra plus tard ses réflexions : « Si on tient compte du nombre de livres déjà parus qui nous ignore ou en nous insulte, le plus important était de publier une étude qui ferait connaître au monde qu'en Espagne il n'y avait pas eu seulement la guerre civile mais également une révolution sociale, et que cette révolution inconnue avait été mise en place par les anarchistes contre l'opposition et l'hostilité qui existaient à la fois dans et en dehors de leurs rangs. Et surtout ces événements avaient révélé l'œuvre constructive de la révolution espagnole <sup>17</sup>. »

Un autre aspect positif s'est présenté avec la parution du livre *Estampas de exilio en América* [images de l'exil en Amérique] <sup>18</sup>, fondé sur les expériences de Peirats exilé dans la République dominicaine, au Panama, au Venezuela et en Équateur en 1939-1947. Ce livre a dû inspirer à Peirats un sens nouveau à son objectif d'écrivain : sans aucun doute un encourage-

ment afin de finir son œuvre en cours, en dépit d'une série de déboires et les demandes quotidiennes liés à son poste de secrétaire général de la CNT.

Brève fut la stabilité psychologique ou l'état d'esprit paisible de la vie de Peirats. La nature précaire de la vie d'exilé surgit brutalement lorsque Peirats fut

“

**Considéré par la police comme la "tête pensante de la CNT", Peirats fut torturé à plusieurs reprises durant deux jours. Peirats résista stoïquement à des humiliations répétées, des passages à tabac, des menaces et des coups de fouets, car il était convaincu que son supplice était un stratagème des autorités françaises afin de fournir un prétexte pour se débarrasser du mouvement anarchiste espagnol. »**

arrêté par la police française à Toulouse, le 6 février 1951, et accusé d'avoir reçu trois millions de francs provenant d'un cambriolage à main armée <sup>19</sup>.

Quelques semaines auparavant, le 18 janvier, un groupe armé avait essayé sans succès de s'emparer du contenu d'un fourgon postal à Lyon. Le groupe

s'enfuit, en laissant les corps de deux policiers et d'un passant et en blessant six autres. Le fait que des témoins avaient indiqué que les membres du groupe parlaient avec un accent espagnol déclencha une campagne hystérique en France. En Espagne, la presse franquiste attribuait cet assaut à un groupe « d'action » d'exilés espagnols formés à « l'école de la terreur » à Toulouse. En plus de la grande hystérie des médias français, quelque 2 000 policiers étaient mobilisés, y compris des détachements de CRS, pour participer à la chasse du « Gang des Espagnols ».

L'attention de la police française se porta immédiatement sur les exilés anarchistes espagnols « les groupes d'action », dont certains pratiquaient des *golpes económicos* (des cambriolages ou des « expropriations ») comme moyen de financer la résistance anti-franquiste. Vu la pression publique et officielle considérable pour procéder à des arrestations, la police fit un nettoyage à fond de la communauté espagnole émigrée [en français dans le texte] et sur l'organisation de la CNT en France. Vingt exilés furent écroués, dont Peirats, le secrétaire-général de la CNT <sup>20</sup>.

Considéré par la police comme la « tête pensante de la CNT », Peirats fut torturé à plusieurs reprises durant deux jours. Peirats résista stoïquement à des humiliations répétées, des passages à tabac, des menaces et des coups de fouet, car il était

16. Lettre de Federico Arcos, 21 février 2000.

17. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 20.

18. Paris: Ediciones CNT, 1950.

19. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 32.

20. David Wingeate Pike, *Jours de gloire jours de honte, Le Parti communiste d'Espagne en France, depuis son arrivée en 1939 jusqu'à son départ en 1950*, Paris: Sedes, 1984, p. 224.

convaincu que son supplice était un stratagème des autorités françaises afin de fournir un prétexte pour se débarrasser du mouvement anarchiste espagnol. Peirats était pleinement conscient des dommages que toute faiblesse de sa part entraînerait sur l'organisation et la communauté émigrée espagnole <sup>21</sup>. (Le Parti communiste espagnol venait d'être interdit en France à cause des bavures de la guerre froide.)

Il est possible que Peirats ait été signalé par les « aveux » de l'un des premiers détenus, qui cherchait peut-être ainsi à mettre un terme aux souffrances infligées par la police. En tant que secrétaire-général, Peirats était la figure publique de la CNT en exil et son nom était bien connu. Cependant son arrestation peut être interprétée de façon plus sinistre. Les premiers détenus étaient des guérilleros anarchistes du *Movimiento Libertario de Resistencia* (MLR, Mouvement libertaire de résistance), un groupe de guérilla qui poursuivait la résistance armée contre la dictature en Espagne et dont les différences tactiques avec le reste du mouvement anarchiste en exil avaient entraîné l'expulsion de ses membres de la CNT en 1947 <sup>22</sup>.

Par conséquent, si les rapports entre le MLR et la CNT étaient déjà très tendus, ils ne pouvaient être qu'aggravés à cause d'un communiqué de presse officiel de la CNT rendu public peu après les événements de Lyon. Cette tentative évidente du secrétariat de la CNT d'éviter toute implication vis-à-vis des autorités françaises niait toute participation de ses membres à



Quico Sabaté

l'attaque commise à Lyon. Le communiqué de presse de la CNT, cependant, attribuait de manière discutable, ce cambriolage raté à des « criminels espagnols » qui, était-il affirmé, se faisaient passer pour des membres de la résistance antifranquiste dans le but d'anoblir leurs actions. Quant au MLR, dans le meilleur des cas, le ton de ces critiques ne méritait que le mépris ; au pire, le MLR pouvait conclure qu'il avait été dénoncé à la police par la direction de la

CNT. Il est, donc, probable que Peirats, qui était le secrétaire général de la CNT lors de l'expulsion du MLR, et qui n'était guère populaire parmi ses partisans, ait été à son tour dénoncé à la police par les détenus du MLR. Il existait d'autres interprétations de ces arrestations. Par exemple, les exilés espagnols communistes dissidents et les socialistes français suggéraient que la machination organisée contre Peirats était un coup monté par les staliniens membres de la police française <sup>23</sup>.

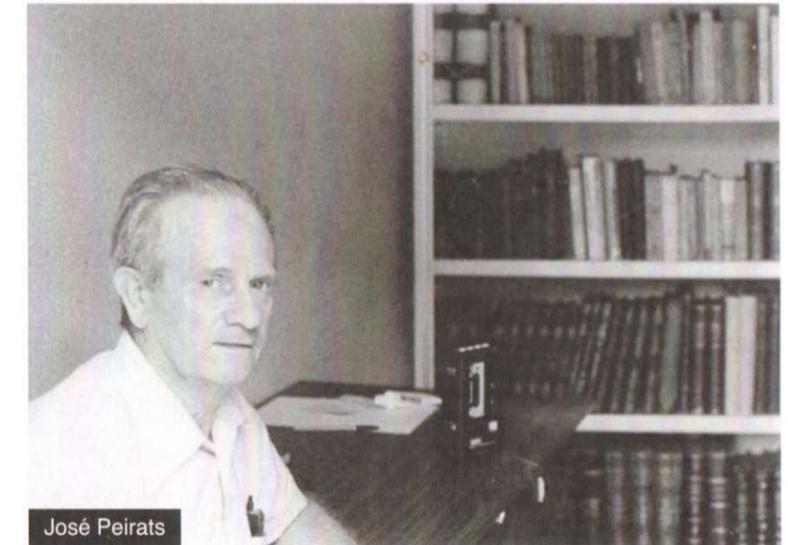
D'autres détenus comme le légendaire guérillero Francisco « Quico » Sabaté, venaient de la

« ceinture rouge » de Barcelone et du même quartier que Peirats <sup>24</sup>. Le groupe de Sabaté n'avait pas organisé le cambriolage à Lyon, du moins il avait fait une expropriation armée en France pour laquelle ils avaient été arrêtés et acquittés par manque de preuves. Le nouveau climat d'hostilité envers les émigrés anarchistes espagnols offrait à la *gendarmérie* [en français dans le texte] l'occasion d'extorquer des aveux de Sabaté. Dans le cadre des pratiques policières de la torture, Sabaté fut tabassé si sauvagement que, à un moment, il essaya de se lancer nu du haut d'une fenêtre du dernier étage du commissariat central de la police à Lyon, uniquement pour être ramassé par la police et enfermé dans une cellule de « sécurité » <sup>25</sup>.

Un autre détenu, Pedro Mateu, un des collaborateurs proches de Peirats au secrétariat de la CNT qui, avant la guerre civile, avait participé à l'assassinat spectaculaire du Premier ministre espagnol en plein cœur des quartiers bourgeois de Madrid, devint sourd à cause des coups reçus <sup>26</sup>.

On ne peut douter de la fermeté des autorités française pour exploiter l'outrage médiatisé après la tuerie de Lyon et lancer une offensive contre la communauté des anarchistes espagnols exilés. Les méthodes de l'action directe de la résistance utilisées par la CNT et le MLR contre la dictature de Franco inquiétaient particulièrement les cercles officiels du gouvernement à Paris, qui avait décidé de normaliser ses relations avec Madrid. Des bruits couraient fréquemment dans la CNT, « sur un ordre d'expulsion déjà prêt aux ministères de l'Intérieur à Paris » <sup>27</sup>.

Il semble presque certain que si Peirats « avouait », alors l'implication « prouvée » du secrétaire général de la CNT dans des faits de criminalité armée aurait de profondes répercussions sur le statut légal de l'organisation en France.



José Peirats

Tabassé et couvert de bleus, Peirats fut transféré à la prison de Perrache à Lyon, tandis que la police poursuivait sa préparation des affaires fictives contre lui et le « Gang des Espagnols ». En dépit du traumatisme de cette torture, ou peut-être pour y échapper, Peirats continua imperturbablement son travail historique et une partie de *La CNT en la revolución española* a été écrit durant son incarcération. En fait, son séjour à Perrache stimula sa plume, surtout lorsqu'il

s'aperçut que sa nouvelle résidence avait été utilisée auparavant pour emprisonner Pierre Kropotkine, qui, comme Peirats, était un militant-historien engagé [en français dans le texte] dans le mouvement anarchiste <sup>28</sup>.

Pendant qu'il était en prison, les amis de Peirats s'étaient aussitôt mobilisés pour qu'il soit libéré. La campagne de défense de Peirats toucha des personnes dans la gauche, comme le communiste catalan exilé Jordi Arquer et un certain nombre de dirigeants socialistes. Plusieurs intellectuels français importants prirent la parole en faveur de Peirats, le plus fameux était le romancier et philosophe Albert Camus qui, s'adressant en avril 1951 lors d'un meeting des

23. Peirats a déclaré par la suite que les accusations retenues contre lui après les événements de Lyon faisaient partie d'un complot pour éviter la publication de son livre, dont le premier tome devait être terminé la même année. Voir Peirats, « Una experiencia histórica... », pp. 103-106, pour sa version des faits.

24. Pour Sabaté, voir l'étude d'Antonio Téllez, *Sabaté: Guerrilla Extraordinary*, London: Davis-Poynter, 1974. Voir aussi l'étude plus récente Pilar Eyre, *Quico Sabaté, el último guerrillero*, Barcelona: Península, 2000.

25. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 50.

26. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 49.

27. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 68.

28. *Triunfo*, 21 août 1976.

21. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, pp. 32-34.

22. Sur la rupture entre le MLR et la CNT, voir Paz, *CNT, 1939-1951*, pp. 320-1.

« Amis de l'Espagne républicaine » à Paris, dénonça la « torture » de « militants irréprochables » comme Peirats <sup>29</sup>.

Comme le mouvement pour la libération de Peirats grandissait, Henri Torres, un avocat parisien prestigieux, décocha le *coup de grâce* [en français dans le texte] judiciaire. Avec beaucoup d'aplomb et de brio, il détruisit le tissu contradictoire de mensonges et de falsifications concocté par la police contre l'accusé. C'est ainsi qu'en juin 1951, Peirats fut placé en liberté surveillée, dans la région de Toulouse. Sept mois plus tard, une année complète après sa détention, toutes les accusations contre lui furent abandonnées. À sa sortie de prison, Peirats prit la décision d'achever *La CNT en la revolución española* le plus brièvement possible, pour éviter ainsi de nouveaux obstacles, qu'ils soient matériels ou judiciaires. C'est ce qu'il fit. Le premier volume fut effectivement terminé fin 1951. Afin d'accélérer la publication, le texte était préparé par les typographes de la CNT au fur et à mesure que Peirats finissait chaque chapitre. Le livre put ainsi être envoyé à l'imprimerie presque au moment où il s'achevait <sup>30</sup>.

En dépit de ce succès, Peirats n'était pas certain du sort de son œuvre, tel qu'on peut le remarquer dans l'introduction du premier tome où il annonce avec confiance : « Nos ambitions se bornent à publier, au minimum, un second volume. [...] Le temps, les possibilités et la bonne volonté de nos animateurs le décideront. [TDOC] » Sur le plan personnel, Peirats était dominé par la crainte que les aléas légaux et matériels de la vie en exil feraient obstacle à l'achèvement de ce travail. Effective-

ment, il était toujours en liberté surveillée et devait se présenter à la police à Toulouse chaque semaine. Mais Peirats trouva de nombreux soutiens et la solidarité là où il s'y attendait le

“

**À sa sortie de prison, Peirats prit la décision d'achever *La CNT en la revolución española* le plus brièvement possible, pour éviter ainsi de nouveaux obstacles, qu'ils soient matériels ou judiciaires. C'est ce qu'il fit. Le premier volume fut effectivement terminé fin 1951. Afin d'accélérer la publication, le texte était préparé par les typographes de la CNT au fur et à mesure que Peirats finissait chaque chapitre. »**

moins. Par exemple, un de ses contacts à New York, Frank Gonzalez, se mit à envoyer à Peirats de vieilles couvertures et jaquettes de livre, en plus d'exemplaires de publications et de bulletins de la CNT qui ont

29. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 68.

30. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 77.

31. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 78.

32. *La CNT en la revolución española*, Toulouse: Ediciones CNT, 1951-3 (3 volumes).

33. Peirats a été décrit comme « notre premier historien, l'Hérodote de la CNT » (Prologue de Víctor García à José Peirats, *La Semana Tragica y otros relatos*, Móstoles, Madre Tierra, 1991, p. 17) et « l'Hérodote du premier mouvement syndicaliste libertaire » (Francisco Carrasquer, « José Peirats, de los pocos que quedan », *Polémica*, octobre 1989, p. 20.)

donné du cachet au second volume. <sup>31</sup>

Sans oublier ce qui a fait la plus grande force de Peirats : son obstination. Et il se plongea dans ses écrits, en se mettant promptement au travail pour les deux tomes suivants. Il les acheva respectivement en 1952 et 1953. C'est vraiment un effort intellectuel surprenant de la part d'un autodidacte briquetier-historien. <sup>32</sup>

Lorsqu'on considère la production abondante d'écrits de Peirats durant sa vie, *La CNT en la revolución española* se détache, sans aucun doute, elle est son *magnum opus*, un travail qui lui donna le statut de l'« Hérodote de la CNT » <sup>33</sup>.

En dépit des efforts de l'auteur pour réduire l'ampleur de son ouvrage jusqu'à le porter à sa réalisation, cette étude finale en trois volumes dépassa de beaucoup les premiers espoirs de Martín Vilarrupla, qui pensait à une recherche sérieuse et spécifique sur des collectivités révolutionnaires. Au lieu de cela, *La CNT en la revolución española* est une étude précise d'une organisation anarchosyndicaliste de masse, de ses militants et de ces sympathisants dans une révolution. L'exposé des transformations sociales révolutionnaires est le point culminant du premier volume, l'énorme chapitre XV, où l'évolution du travail des collectivités est analysée dans sa

complexité locale se fonde essentiellement sur des rapports à propos des collectivités dans la presse libertaire pendant la guerre civile, des bulletins quotidiens édités par les services d'information de la CNT-FAI, mais également sur les procès-verbaux des assemblées des collectivités, et aussi des réponses à des questionnaires envoyés par Peirats à des anciens collectiviste exilés en France et en Amérique du Sud, la richesse de détails historiques de ce chapitre résout les problèmes initiaux soulignés par d'accéder aux sources. En vérité, la base empirique forte et solide de l'histoire écrite par Peirats montre qu'il domine de loin la première étude de la révolution espagnole écrite par Diego Abad de Santillan, l'intellectuel anarchiste hispano-Argentin. <sup>34</sup> Le travail en question – *Por qué perdimos la guerra (una contribución a la historia de la tragedia española)*, Buenos Aires : Iman, 1940 – a été utilisé par Peirats pour la préparation de son livre, en dépit du fait qu'il était surtout basé sur des souvenirs et des points de vue de l'auteur, protagoniste important de la révolution et de la guerre civile dans les années 1930. Il manquait, par conséquent, une source documentaire sur cette période.

Environ soixante ans après sa première publication, des rédacteurs d'histoire ouvrière pourraient prétendre que *La CNT en la revolución española* n'est guère plus qu'une histoire politique commandée à l'ancienne par la direction d'un syndicat qui, du fait qu'il s'appuie sur des rapports de congrès et des procès-verbaux de conférences, ignore les aspirations et la *praxis* des syndiqués. Il va de soi, vu l'époque où elle a été écrite, que



Buenaventura Durruti

*La CNT en la revolución española* porte certainement des traces (avec quelques inexactitudes) de la première vague de l'histoire sociale. Par exemple, il y a la tendance à suggérer que tous les travailleurs avaient

constamment une orientation révolutionnaire. Sur le même plan, Peirats est peu perspicace quant au *sens culturel* de la participation des militants de base à la CNT-FAI, et on trouve une courte évocation de la vie quoti-

34. José Peirats, *Figuras del movimiento libertario español*, Barcelona, Picazo, 1978, pp. 5, 297; cité par Ignacio de Llorens, « José Peirats. La historia como escenario de la libertad. Presentación de su figura y obra », *Anthropos*, 102, 1989, p. 43.

35. José Peirats, *Figuras del movimiento libertario español*, Barcelona: Picazo, 1978, pp. 5, 297; cité par Ignacio de Llorens, « José Peirats. La historia como escenario de la libertad. Presentación de su figura y obra », *Anthropos*, 102, 1989, p. 43.

dienne de ceux qu'il décrit ailleurs comme :

« Les combattants [...] les hommes d'action [...] les militants anonymes qui étaient légions dans la masse bouillonnante des adhérents [...] la force motrice permanente des syndicats [...] les cellules nerveuses qui mettaient en marche d'en bas les engrenages de la CNT [TDOC] <sup>35</sup> ».

Cependant, quand nous pensons à l'ambivalence évidente de la hiérarchie de la CNT-FAI jusqu'à juillet 1936, une révolution qui, Peirats nous le rappelle, a été, avant tout, le travail spontané et non guidé de syndiqués anonyme de base, il est possible de voir *La CNT en la revolución española* avec une lumière fort différente. L'histoire des paysans sans terre et sans voix et des ouvriers d'usine vivant et luttant « à la base », dans les rues, les champs, les usines d'Espagne et qui, durant l'été 1936, ont mis en place de nouveaux rapports révolutionnaires dans l'agriculture, l'industrie et



Milicienne. Aragon, 1936

vaient pas simplement les ordres et les slogans des leaders et des intellectuels. Le mérite de Peirats est qu'il est le premier à chercher à retranscrire cette expérience révolutionnaire « d'en bas ». En fait, tout en se référant périodiquement aux « leaders » de la CNT, il regarde toujours le *locum tenens* [l'interprète, la

source] de la révolution et du changement historique comme provenant non pas de la sagesse et des efforts héroïques de grands hommes mais plutôt de la puissance et de la désespérance de la grande masse d'anonymes, de ceux qui sont souvent écartés du récit historique mais qui, très rarement, comme dans les années 1930 en Espagne, saisissent

35. José Peirats, *Figuras del movimiento libertario español*, Barcelona: Picazo, 1978, pp. 5, 297; cité par Ignacio de Llorens, « José Peirats. La historia como escenario de la libertad. Presentación de su figura y obra », *Anthropos*, 102, 1989, p. 43.

une occasion de faire leur propre histoire en combattant pour un monde meilleur.

La publication de *La CNT en la revolución española* de Peirats a marqué sa stature d'historien de la révolution espagnole. Par la suite ce furent les universitaires qui confirmèrent leur dette intellectuelle envers Peirats, lequel, jusqu'à sa mort en 1989, partageait librement et patiemment ses vastes connaissances sur la révolution espagnole. En plus de tous les historiens qui entretenaient une correspondance avec Peirats, il y avait aussi un flux constant de visiteurs qui venaient le voir : la porte était toujours ouverte à ceux qui étaient à la recherche de réponse à des questions sur les collectivités ou bien à des historiens en quête de sources à préciser. Avec son intuition caractéristique du moment historique, Peirats cherchait alors à alerter les chercheurs sur une petite source d'informations sur le point de disparaître : la mémoire de ceux qui, comme lui-même, avait vécu l'expérience de la révolution. « Faites vite, car une mine riche et précieuse est en train de s'épuiser. » Peirats disait souvent aux historiens qui lui rendaient visite : « Ces hommes issus de nos rangs [de la CNT] emportent dans leur tombe le secret des collectivisations <sup>36</sup> [TDOC] ».



Combattants républicains. Camp d'Argelès, février 1936

Le grand intérêt suscité par la publication de *La CNT en la revolución española* explique que le premier tome était déjà épuisé lorsque le troisième parut en 1953. Même si le premier volume fut réimprimé en 1956, les trois tomes étaient épuisés à la fin des années 1950. Il est probable que la plus grande partie des exemplaires de la première édition soit restée chez des militants, âgés et jeunes, de la CNT ou bien chez des survivants de la « Génération de 36 ». Bien évidemment, *La CNT en la revolución española* ne pouvait être vendu en Espagne, encore que des exemplaires aient été introduits clandestinement par la frontière française et distribués par la résistance antifranquiste. Ce n'est que vers la fin de la décennie des années 1950, lorsque la première édition était presque épuisée, que les historiens étrangers et exilés ont commencé à étudier *La CNT en la revolución*

*española*. Dans son ardeur pour que son ouvrage touche un lectorat plus étendu et que l'expérience révolutionnaire espagnole des années 1930 ne soit pas reléguée en notes de l'histoire de l'Europe, Peirats dépensa beaucoup de temps et d'énergie afin que les exemplaires en réserve de plus en plus rares de son œuvre puissent être communiqués aux universitaires et aux intellectuels en Europe et en Amérique. Peirats lançait fréquemment des appels parmi les militants exilés de la CNT afin qu'ils prêtent ou offrent des

exemplaires de *La CNT en la revolución española* à des historiens étrangers intéressés par le sujet ou à des institutions universitaires. Et c'est uniquement grâce aux sacrifices rendus volontiers par des vétérans de la CNT que de nombreuses bibliothèques universitaires ont pu acquérir des tomes de la première édition.

La réticence de tous les éditeurs à faire un nouveau tirage d'une étude devenue de plus en plus rare et très recherchée causait une considérable frustration chez Peirats. Finalement, au

36. *Frente Libertario*, Mai 1972. Malheureusement, ce cri ne fut pas entendu, et les voix de la « génération de 36 », ne furent pas souvent écoutées en exil, tout comme elles ne l'avaient pas été auparavant. Une partie du problème venait de la manière dont les vents puissants de l'exil avaient disséminé la « génération de 36 » à travers le monde. Il faut ajouter le manque d'intérêt des historiens avant les années 1970 pour les témoignages oraux. Même s'il n'y a pas encore d'histoire orale de la révolution espagnole, il y a eu ces dernières années des tentatives pour rattraper le temps perdu. On peut remarquer le travail de la Fundación Anselmo Lorenzo à Madrid, qui a beaucoup fait pour publier les mémoires de membres la « génération de 36 » et pour enregistrer des vétérans de la CNT-FAI.

début des années 1960, Peirats se mit à préparer une version abrégée de *La CNT en la revolución española* dans l'espoir qu'un seul livre extrait de l'original en trois volumes s'avèrerait plus attirant pour les maisons d'édition. Le résultat a été *Breve storia del sindacalismo libertario spagnolo* (Gênes, Edizioni RL, 1962), une étude en un seul livre de la révolution à laquelle il manquait, forcément, la vaste base documentaire de *La CNT en la revolución española*, mais qui rencontra un succès énorme dans le monde : il y eut en 1964 l'édition en espagnole publiée sous le titre de *Los anarquistas en la crisis política española*<sup>37</sup> réimprimée à plusieurs reprises ;<sup>38</sup> une version anglaise en 1976,<sup>39</sup> une seconde édition en 1990;<sup>40</sup> et une édition en français en 1989<sup>41</sup>. Ironie du sort, la publication de *Los anarquistas en la crisis española* a probablement retardé la préparation de la seconde édition du *magnum opus* [grande œuvre] qui lui sert de base. Ce n'est donc qu'en 1971, environ vingt ans après la publication de la première édition, une période durant laquelle *La CNT en la revolución española* était presque introuvable, que les trois volumes ont été réimprimés. L'atmosphère du début des années 1970 – les jours grisants du radicalisme ouvrier et paysan qui suivirent le Paris soixante-huitard et l'opprobre adressé au stalinisme à la suite de l'invasion de la Tchécoslovaquie – éveilla l'intérêt sur les projets révolutionnaires anti-étatiques en général et la révolution espagnole en particulier. Tout cela favorisa la réimpression de *La CNT en la revolución española* chez Ruedo ibérico, la grande maison d'édition anti-

“

**Durant les cinquante années écoulées depuis la première publication, l'histoire écrite par Peirats est devenue un point de référence obligatoire pour tous ceux qui se penchent sur la révolution espagnole, une lecture essentielle pour saisir le développement politique interne dans le camp antifranquiste. »**

franquiste installée à Paris. Mises à part une nouvelle introduction et quelques corrections de lapsus dans le texte et de légères modifications entraînées par les apports de nouveaux documents et de nouvelles sources, il n'y avait pas de changements significatifs dans le texte original. L'édition de 1971 de *La CNT en la revolución española* est la définitive : toutes les autres en castillan suivent cette version, c'est aussi le cas pour les quatre tomes de l'édition italienne.<sup>42</sup>

37. Buenos Aires: Alfa, 1964.

38. Bizarrement, les éditeurs de la seconde édition en espagnol ont publié le livre avec deux titres différents : le premier est conforme à l'original, alors que l'autre est *Los anarquistas en la guerra civil española*, Madrid-Gijón, Jucar, 1976.

39. *The Anarchists in the Spanish Revolution*, Detroit-Toronto, Black and Red, 1976.

40. The London-based Freedom Press a publié la seconde édition en 1990.

41. *Les Anarchistes espagnols. Révolution de 1936 et luttes de toujours*, Toulouse, Régreves-Silena, 1989.

42. *La CNT nella Rivoluzione Spagnola*, Milano, Antistato, 1976-8 (4 volumes).

43. *The CNT in the Spanish Revolution*, Hastings, The Christie Press, 2001-2006.

44. Interview de Marianne Brull (Barcelone), 6 novembre 2005.

La première traduction anglaise est également fondée sur l'édition de 1971.<sup>43</sup>

Il faut souligner que Peirats ne cherchait pas à faire de l'argent pour lui-même : dans son contrat avec Ruedo ibérico, il a insisté pour que les droits d'auteur reviennent à la CNT<sup>44</sup>.

Après la mort de Franco en 1975 et la disparition de la dictature, l'édition de 1971 fut enfin vendue en Espagne, dans un climat de grand optimisme et d'espoir d'un changement culturel, économique, politique et social imminent. Face à l'énorme intérêt du public pour l'histoire révolutionnaire de l'Espagne de la période des années 1930, une phase supprimée et falsifiée par une dictature pendant presque quarante années, il n'est pas étonnant que la seconde édition de *La CNT en la revolución española* ait été rapidement épuisée. Conscient d'un marché en développement pour le livre de Peirats, Ruedo ibérico décida de publier une troisième édition, mais ce projet fut stoppé par la mort de son fondateur et propriétaire, José Martínez. Pendant un certain nombre d'années *La CNT en la revolución española* était donc une fois de plus épuisée. Il fallut attendre jusqu'en 1988 pour voir la troisième édition si attendue<sup>45</sup>.

Durant les cinquante années écoulées depuis la première publication, l'histoire écrite par Peirats est devenue un point de référence obligatoire pour tous ceux qui se penchent sur la révolution espagnole, une lecture essentielle pour saisir le développement politique interne dans le camp antifranquiste. À l'exception des acolytes idéologiques de la dictature de Franco, tous les historiens, indépendamment de leur credo politique ou de leur approche, continuent à donner une énorme importance à cette étude. Ainsi, l'historien libéral nord-américain Gabriel Jackson reconnaît que « ses écrits [de Peirats] prouvent qu'il est intelligent et humain... »<sup>46</sup>

Les historiens universitaires ont apprécié également la façon de Peirats de se servir des témoignages vivants. Par exemple, Julian Casanova, qui a beaucoup publié sur le mouvement anarchosindicaliste espagnol, a reconnu que *La CNT en la revolución española* « est le meilleur ouvrage écrit par un militant... [qui] a servi de base à de nombreux travaux postérieurs »<sup>47</sup>. Paul Preston, de même, déclare que *La CNT en la revolución española* est « indispensable »<sup>48</sup>.

La plus grande reconnaissance du travail de Peirats est sans doute le fait qu'il est encore cité par chaque nouvelle génération d'historiens de la révolution espagnole, qu'il demeure dans la bibliographie de nouveaux livres parmi les plus importants sur la guerre civile espagnole. C'est, sans aucun doute, un recueil de documents uniquement accessibles dans cet ouvrage<sup>49</sup>.

En plus de ces éloges sur l'œuvre de Peirats, des historiens libéraux, comme Jackson, ont reproché à Peirats son absence assumée d'« objectivité »<sup>50</sup>.



Milicienne et milicien. Barcelone, juillet 1936

45. Cette édition a été coéditée par Ediciones Madre Tierra in Móstoles à Madrid et La Cuchilla Press à Cali en Colombie.

46. Jackson, « The Living Experience... », pp. 4-11.

47. Julian Casanova, « Guerra y revolución: la edad de oro del anarquismo español », 1, *Historia Social*, 1988, p. 64.

48. Paul Preston, « The Historiography of the Spanish Civil War », in Raphael Samuel (ed.), *People's History and Socialist Theory*, London, Routledge and Kegan Paul, p. 190.

49. Un aspect souligné par Vernon Richards, qui remarquait que « parmi les livres ressource sur la révolution... [La CNT en la revolución española est] le travail le plus important et le plus accessible pour qui veut étudier ce sujet. » (*Lessons of the Spanish Revolution*, London, Freedom Press, 1983 (3rd edition), p. 222.)

50. Jackson a décrit, comme on pouvait s'y attendre, le style de Peirat comme « un ton presque religieux [...] complètement convaincu par avance, sur le plan théorique [...] » (« The Living Experience... », pp. 4-11.)



Frontière française, février 1939

Tout en ne désirant pas reprendre la polémique sur l'objectivité affirmée plus que réelle de l'école libérale<sup>51</sup>, il faut signaler que les historiens qui condamnent les « aspects partiels » de Peirats face à la suffisance de la position « objective » n'arrivent pas en général à saisir la véritable signification de l'écriture de l'étude de Peirats. En fait, ce sont précisément les « aspects partiels » de Peirats qui donnent à son livre sa puissance et sa résonance.

Il faut approfondir ces points. D'abord, nous devons tenir compte de l'importance de *La CNT en la revolución española* pour contrecarrer l'école historique falsificatrice construite par la machine de la propagande de la dictature de Franco après 1939. Lorsque le livre de Peirats est publié les historiens « de l'ordre établi » loyaux au régime s'efforçaient de propager

une série de mythes historique pour donner une légitimité à la dictature et à sa répression et, simultanément, défigurer l'histoire de la révolution et de la gauche espagnole dans son ensemble. C'est le cas pour un des principaux thèmes répandus par des historiens comme Comín Colomer affirmant que, dans l'été 1936, le Parti communiste espagnol était sur le point de s'emparer du pouvoir par un coup d'état révolutionnaire, une catastrophe évitée de justesse par la vigilance et la bravoure de l'armée espagnole. Un autre objectif important de l'historiographie franquiste était la nature discutée des collectivités issues de la guerre civile qui rendait « esclave » la paysannerie espagnole honnête, obéissante, « la colonne vertébrale de l'autre

Espagne » qui allait être libérée de « la terreur rouge » en 1939. Face à cette répression intellectuelle sans faille, il y avait peu de place pour « l'impartialité » ou « l'objectivité ». Et c'était précisément la « partialité » de l'étude historique de Peirats qui permettait de rétablir l'équilibre et de récupérer la mémoire d'une transformation révolutionnaire que « l'histoire officielle » du régime cherchait à effacer des livres d'histoire. Cet aspect de *La CNT en la revolución española* vidait de sens les revendications des apologistes du dictateur et, par ricochet, attaquait la légitimité de la dictature.

Ensuite, le récit historique étonnement détaillé de *La CNT en la revolución española* démontre la connaissance de Peirats de la vie intérieure de la CNT<sup>52</sup>.

51. Noam Chomsky, « Objectivity and Liberal Scholarship » in *American Power and the New Mandarins*, Harmondsworth: Penguin, 1969.

Aucun historien, avant ou après lui, n'a bénéficié du même accès jamais obtenu à des documents rares et sensibles, des sources internes et officielles de la documentation de la CNT. De plus, les réponses d'anciens collectivistes, montrant leur confiance et leur sincérité au questionnaire de Peirats, s'expliquent par leur affection et leur soutien à un camarade bien connu et respecté. En effet, c'était le moment où la dictature réprimait encore des militants de gauche à cause de leur participation à des événements des années 1930, et on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'un questionnaire présenté par un historien universitaire inconnu entraîne tant de réponses aussi franches. Peirats avait donc une position hautement privilégiée, dont beaucoup d'historiens rêveraient. Et on doit ajouter que *La CNT en la revolución española* est enrichie par un élément concret : c'est un exemple d'histoire écrite depuis une expérience personnelle. C'est une autobiographie politique d'un révolutionnaire qui a décidé de faire l'histoire des vicissitudes des combats qu'il a vécus et qu'il a contribué à créer. Peirats écrit comme celui qui a senti la gloire de la révolution et qui ensuite a vécu comment elle a été défigurée et supprimée par les mains des ennemis. L'immédiateté de ces expériences n'a pas diminué la rigueur de Peirats en tant qu'historien. Il l'a souligné plus tard dans ses mémoires :

« La documentation que j'avais amassée m'ouvrit les yeux sur la grandeur de la révolution espagnole. En Espagne, les arbres avaient caché la forêt de mon champ de vision. J'avais mes idées sur cette période mais je n'avais jamais senti que la

Providence, si elle existe, nous avait donné la chance de vivre un moment aussi extraordinaire<sup>53</sup>. »

Cette transformation en historien des événements qu'il a vécus fit qu'il se confronta à son propre passé et à celui de la CNT, ce qui lui permit de remettre profondément en question des mythes sur la CNT, la révolution et la guerre civile. Et il arriva en diverses occasions que cet aspect de son vécu renforce ses analyses. Prenons par exemple la manière dont Peirats discute l'authenticité d'une des expressions les plus fameuses et les plus citées attribuée à une figure de l'anarchisme durant la guerre civile : « Nous renonçons à tout sauf à la victoire... », un mot d'ordre qui semblait donner à la guerre la priorité sur la révolution et qui venait de la bouche de Buenaventura Durruti, le chef de d'une colonne libertaire, peu après sa mort. Ayant été longtemps journaliste pendant la guerre civile, Peirats était bien placé pour révéler que Durruti n'avait jamais réellement prononcé cette phrase. Peirats avait fait un compte rendu du meeting

qu'elle existait, nous avait donné la chance de vivre un moment aussi extraordinaire<sup>53</sup>. »

52. Peirats a souvent été présenté erronément comme l'historien « officiel » de la CNT. Voir, par exemple, Murray Bookchin, *The Spanish Anarchists: The Heroic Years, 1868-1936*, Edinburgh-San Francisco, AK Press, 1998 (2nd edition), p. 9.

53. Peirats, *Mémoires inédites*, vol. 6, livre 12, p. 26.

54. José Peirats, « Razones y sinrazones de la participación libertaria en el Gobierno », *Polémica*, 22-25, July 1986, p. 64.

55. Peirats, « Una experiencia histórica... », p. 5.

56. Peirats l'a reconnu dans l'introduction à la seconde édition, un des points forts de son écriture est « le ton d'amateur, qu'un historien encyclopédiste ne me pardonnerait pas [...], l'œuvre doit demeurer aussi partisane qu'à sa naissance. Celui-ci n'est pas un livre objectif et il doit rester ce qu'il est. [...] L'auteur est un militant anarcho-syndicaliste depuis sa jeunesse. Et en passant du faire l'histoire au devoir de l'écrire, on ne peut être glacialement objectif. Ces avantages, plus que les habiletés d'écrivain, m'ont permis d'aborder les sujets de l'anarchisme espagnol des années 1930 comme peut-être un historien professionnel ne pourrait le faire ». (José Peirats, *La CNT dans la révolution espagnole*, Paris, éditions Noir et rouge, 2017, tome I, p. 29).

que la presse « officielle » de la CNT utilisa ensuite pour affirmer que Durruti avait effectivement écarté la révolution en faveur de la guerre, et les longues notes de Peirats montraient que cette déclaration n'avait pas été faite. Cette expérience directe permettait à l'historien Peirats de conclure que les mots attribués à Durruti faisaient partie d'un montage cynique de ceux qui contrôlaient l'appareil de la propagande de la CNT pour exploiter le prestige d'une des figures les plus charismatiques, afin de mener à bien leur objectifs politiques et stratégiques pendant la guerre<sup>54</sup>.

De tels incidents renforcent le jugement d'Ignacio de Llorens, qui a souligné avec justesse que Peirats était « la personne qui connaît le mieux le mouvement libertaire espagnol et qui sait le mieux comment en faire l'histoire [TDOC]<sup>55</sup> ».

Enfin, comme Peirats l'a expliqué dans l'introduction de la seconde édition de son livre, il n'a jamais laissé planer des illusions sur sa conception « impartiale » ou « objective » de l'histoire<sup>56</sup>.



Frontière française, février 1939

Au contraire *La CNT en la revolución española* est une histoire partisane, une histoire écrite avec un style *engagé* [en français dans le texte]. Elle est basée sur une interprétation systématique et cohérente : c'est une tentative d'écrire une histoire qui illustre les alternatives sociales qui s'offrent à l'humanité, une histoire fondée sur l'hypothèse que la voie révolutionnaire vers la liberté est préférable à toutes celles qui mènent à la soumission de l'esprit des hommes et à la servitude. Cette approche donne une puissance particulière aux chapitres XVIII et XIX, qui exposent l'irruption des masses dans les rues pendant la lutte contre le putsch militaire de juillet 1936. En faisant l'éloge des énergies révolutionnaires des masses anonymes, Peirats donne au lecteur la forte sensation que l'ordre politique et social vacillait et était au bord de l'effondrement alors que l'armée de la réaction luttait contre tous les obstacles pour

conserver la façon de vivre traditionnelle. À l'opposé des historiens qui dissimulent leurs préférences et leurs antipathies sous la voile de « l'objectivité » et de « l'équilibre », Peirats choisit la « subjectivité » révolutionnaire : sa loyauté et son rejet sont tout-à-fait évidents à chaque instant de sa narration, il n'y a pas de subterfuge, de chronologie occulte et prestidigitation. Sur ce plan, l'écriture de Peirats est bien plus neutre que l'étude de César Lorenzo<sup>57</sup>, le fils d'Horacio Prieto, le secrétaire-général de la CNT artisan de l'alliance entre la direction de la CNT et l'État républicain pendant la guerre civile. L'histoire de l'anarchisme espagnol de César Lorenzo est une tentative

57. *Les Anarchistes espagnols et le pouvoir, 1868-1969*, Paris: Seuil, 1969. (Il ya une édition espagnole: *Los anarquistas españoles y el poder*, Paris: Ruedo ibérico, 1972.)

58. Le point concernant l'honnêteté de Peirats a été abordé dans une recension de la troisième édition espagnole de *La CNT en la revolución española*. Voir aussi Francisco Carrasquer, 'El libro de Peirats: *La CNT en la Revolución Española*, *Polémica*, June-July 1990, pp. 22-4.

légèrement voilée de défendre la mémoire de son père et de soutenir « des règlements des comptes » contre les anarchistes « purs » opposés à la « collaboration » avec la République. Dans le cas de Peirats, dans sa façon d'écrire et de vivre, il n'a jamais eu peur de se montrer tel qu'il était : il défendait les héros et dénonçait les méchants ; nulle part il n'a caché ses penchants et ses rejets. Il appuyait la révolution et tous ceux qui la soutenaient ; il exaltait l'énergie révolutionnaire de la CNT et de ses militants de base. Et en même temps, il condamnait ceux qui cherchaient à la freiner et à mettre des obstacles au projet révolutionnaire, qu'ils se disent contre-révolutionnaires, que se

soient des libéraux mous cherchant à négocier avec les franquistes, des staliniens intrigants, des réformistes hésitants et des révolutionnaires mouvants<sup>58</sup>.

Peirats dirigeait en particulier sa colère contre les différentes factions au sein de la CNT favorisant la « collaboration » avec la République et cherchant à mettre un terme à la révolution, avec des critiques impitoyables du passé des syndicats, les syndicats de Peirats. Il parlait constamment d'une position anarchiste, inspirée par, ce qu'on a appelé, « une critique dévastatrice des leaders anarchosyndicalistes<sup>59</sup>. »

L'histoire faite par Peirats est donc fondée sur une cause. Révolutionnaire engagé jusqu'à la

fin de sa vie, il a été un historien militant, ses écrits font partie d'un projet intellectuel ouvert, un guide pour l'action, une tentative de convaincre, d'influencer et de susciter des questions dans l'esprit d'autrui, des questions provenant intégralement de ses combats tout au long de sa vie pour atteindre l'émancipation et la liberté. Il n'était pas seul dans cette lutte et en ce qui concerne l'histoire que Peirats a faite, elle présente des documents sur les espoirs et les désirs de transformation sociale de centaines de milliers de travailleurs des années 1930. Il s'agit de l'autobiographie politique de sa génération, la « génération de 36 », la génération qui n'a pas fait une révolution uniquement

pour subir une défaite dans une guerre civile, la « génération perdue », que Franco et ses partisans ont cherché à bâillonner dans des tombes sans nom, des camps de concentration et dans l'exil. Néanmoins, alors que des milliers de membres de sa génération avaient perdu leur histoire ou qu'ils étaient devenus amères et déçus en exil, Peirats refusa de demeurer silencieux.

**Chris Ealham** est historien et auteur de *Anarchisme et la ville : Révolution et contre-révolution à Barcelone, 1898-1937* (2010) et *Anarchisme vivant : José Peirats et le mouvement anarcho-syndicaliste espagnol* (2015)



Combattants républicains. Camp d'Argelès, février 1939

59. Bookchin, *The Spanish Anarchists*, p. 9.